

**LE CAVALIER
DE SAINT
URBAIN**

Un roman

de **MORDECAI
RICHLER**



Éditions
du sous-
sol

LE Un
roman de

CAVALIER

Mordecai
Richler *DE*

*SAINT-
URBAIN*

Titre original

St. Urbain's Horseman

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en **1971**
par McClelland & Stewart

© Mordecai Richler Productions Inc., **1971**

© Les Éditions du Boréal **2016** pour la traduction en langue française
et la publication au Canada

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, **2019**,
pour la publication en langue française hors Canada

Illustration de couverture : Jérémy Schneider

Conception graphique : gr20Paris

ISBN : **978-2-56468-418-8**

Le Cavalier de Saint-Urbain

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Mordecai Richler

FEUILLETON
Fiction

Éditions
du sous-
sol



MORDECAI RICHLER

(1931-2001)

Fils d'un ferrailleur, Mordecai Richler est né en 1931, rue Saint-Urbain, au cœur du Mile End, le célèbre quartier de Montréal. À l'âge de dix-neuf ans, il s'exile en Europe, d'abord en France et en Espagne, puis en Angleterre, où il publie *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* en 1959. De retour au Canada en 1972, il s'installe dans les Cantons-de-l'Est avec sa femme Florence et leurs cinq enfants. Il meurt en 2001, laissant une œuvre incomparable à la renommée internationale.

Le Cavalier de Saint-Urbain est le quatrième livre publié par les Éditions du sous-sol et poursuit une série de reprises des principales œuvres de fiction de Mordecai Richler dans de nouvelles traductions en collaboration avec Le Boréal.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Solomon Gursky, traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, 2016
(Éditions Points, 2017)

L'Apprentissage de Duddy Kravitz,
traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, 2017
(Éditions Points, 2018)

Le Monde de Barney, traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, 2018
(Éditions Points, 2019)

*Pour Florence,
et pour mes autres éditeurs,
Bob Gottlieb et Tony Godwin*

*Sans défense dans la nuit
Notre monde gît dans la stupeur ;
Pourtant, surgissant de partout,
D'ironiques points de lumière
S'illuminent chaque fois que des Justes
S'échangent des messages :
Puis-je, moi qui suis composé comme eux
D'Éros et de poussière,
Assiégé par les mêmes
Formes de négation et de désespoir,
Briller d'une flamme positive ?*

W. H. AUDEN

PREMIÈRE PARTIE

Jake se demandait parfois si le *Doktor*, au déclin de sa vie, dormait la bouche ouverte, béante même, ou (ce qui lui ressemblerait sans doute davantage) les mâchoires serrées. Aucune importance, au fond. Dans un cas comme dans l'autre, le Cavalier, à l'aide de pinces, extrairait les plombages en or de la fente triangulaire entre ses incisives supérieures. Sans se presser, songea Jake juste avant de se réveiller en sursaut, trempé de sueur. "Il est là", proclama-t-il à voix haute.

À côté de lui, Nancy remua.

"Ce n'est rien, dit Jake doucement. J'ai encore fait le même rêve. Rendors-toi."

Le *Doktor* avait la réputation de s'entourer de gardes du corps armés, jusqu'à quatre hommes, peut-être. Une chose est certaine, il conservait toujours une arme à portée de main. Un revolver de service glissé sous son oreiller, par exemple, ou un fusil automatique posé contre le mur de sa villa aux fenêtres munies de barreaux, en retrait d'une piste anonyme, perdue au milieu de la jungle, entre Puerto San Vicente et la forteresse frontalière de Carlos Antonio López, au bord du fleuve Paraná. Autre détail sans importance, pensa Jake. Le Cavalier de Saint-Urbain s'assurerait l'avantage en l'attaquant par surprise.

Jake fut incapable de retrouver le sommeil. Alors, bougeant sans bruit pour éviter de réveiller Nancy, il se leva, enfila sa robe de chambre et rentra le ventre pour se faufiler entre le lit et le berceau du bébé.

Dans son antre, au grenier, Jake consulta machinalement l'horloge murale, réglée à l'heure du Paraguay – l'heure du *Doktor*. Il était dix heures quarante-cinq à Asunción.

Encore hier.

Jake prit du recul et étudia son bureau, en apparence sens dessus dessous. Son œil exercé y détecta toutefois un ingénieux système de pièges. Le deuxième tiroir de droite, par exemple, semblait avoir été mal refermé par une main insouciante; en réalité, l'ouverture mesurait exactement trois centimètres et soixante-dix millimètres. On aurait pu croire que l'enveloppe destinée au courrier aérien avait été jetée négligemment sur son journal intime; pourtant, elle formait un angle précis de trente degrés avec la lampe. Ou était-ce soixante degrés? Nom de Dieu. Le problème des pièges que Jake tendait si astucieusement à sa mère avant de se coucher, c'était que, le matin venu, il n'arrivait jamais à se souvenir des mesures et des angles exacts; hélas, il était trop indolent pour les mettre par écrit. En scrutant de nouveau le deuxième tiroir de droite, il se dit que, la veille, il l'avait peut-être plutôt laissé ouvert de six centimètres et vingt millimètres. Ou était-ce la nuit d'avant?

Quatre heures du matin. Jake descendit à la cuisine, se servit un gin-tonic et alluma un Romeo y Julieta. Le miroir de l'entrée lui rendit son reflet... Jake tritura sa casquette. Il rejeta le signal du receveur d'un geste de la tête, se cabra en s'appuyant sur sa jambe gauche, prit son élan et catapulta la balle. Un lancer miraculeux comme seul Hersh, "Monsieur sans point ni coup sûr", en avait le secret. Inimitable, impossible à frapper. Willie Mays le Merveilleux s'élança et rata la balle. L'arbitre hurla: "Troisième prise!" *Gut gezukt*, songea Jake. Et tant pis pour Red Smith, qui voulait l'échanger à n'importe quel prix.

Encore trois heures avant de pouvoir lire les journaux du matin, à moins, se dit-il, de sauter dans la voiture et de rouler jusqu'à Fleet Street. Au diable, tout ça. Il s'installa dans le salon aux lambris de chêne avec l'*Evening Standard* de la veille, feignant de n'avoir aucune idée du contenu de la dernière page. Pour retarder l'échéance, il fit un détour par les potins du "Londoner's Diary" et "la page au grand cœur".

LEÇON DE COURAGE!

UNE JEUNE FEMME ATTEINTE DE LA POLIO CUISINE ENFIN

Pendant quinze ans, Betty Ward a rêvé de préparer ses propres repas. Enfermée dans son poumon d'acier, elle a lu des livres de recettes dans l'espoir de voir son rêve se réaliser un jour.

Grâce au tout dernier appareil mis à la disposition des victimes de la polio, elle peut faire à manger chez elle, à Esher, dans le Surrey. On a équipé son poumon d'acier d'une commande à distance qui contrôle une plaque chauffante et une poêle à frire. Elle informe sa mère des ingrédients à mélanger et les fait cuire en poussant un interrupteur avec son menton.

"Mes spécialités, dit-elle, sont les pancakes et les côtelettes braisées."

Nancy avait arraché l'article et la photo de Jake qui figuraient à la dernière page. Pour le bien des enfants. L'action de Capital Units, lut Jake, avait encore perdu un penny. M&G aussi. Modesty Blaise était de nouveau dans le pétrin, mais il n'y avait pas de dessin de ses nichons. Pas de mamelons à l'encre de Chine. Malgré lui, Jake fut émoustillé. Fallait-il réveiller Nancy? Non. Le bébé la privait déjà cruellement de sommeil. Parcourant les étagères de la bibliothèque à la recherche d'un livre comportant un passage érotique, un bouquin de la collection "Traveller's Companion", peut-être, il se rappela soudainement que tout ce que Harry n'avait pas dérobé servait désormais de pièce à conviction dans la salle d'audience numéro 1. Y compris son slip à poche.

Jake trouva une pièce de monnaie dans la poche de sa robe de chambre et la lança en l'air, mais elle atterrit du côté face. Deux fois sur trois. Bon, trois fois sur cinq. Il alla se resservir un verre à la cuisine. Quatre heures quinze du matin, onze heures quinze du soir à Toronto. S'il était là-bas en ce moment, il serait en train de jouer au billard avec ses amis chez Julie's ou de boire un verre au Park Plaza Roof Bar, heureux d'être dans son pays. Père au

Canada. La patrie qu'il avait abandonnée douze ans plus tôt avec un enthousiasme débordant. Des kilomètres et des kilomètres de blé, d'indifférence et d'autoflagellation, lui avait-il semblé. Plus maintenant.

Jake se souvint de s'être tenu aux côtés de Luke à la rambarde du navire, grisé par le champagne, euphorique, tandis que Québec s'estompait peu à peu et qu'ils s'engageaient sur le Saint-Laurent en direction de la haute mer.

“Voyons, voyons, voyons, avait demandé Jake, que se passe-t-il à Toronto ?

— Des choses passionnantes.

— Et à Montréal ?

— Ça bouge.”

Pays de l'avenir hier, pays de l'avenir aujourd'hui. Et pourtant – et pourtant –, il en sentait de plus en plus l'appel, en particulier en automne, la saison laurentienne. La dernière fois qu'il avait navigué sur les eaux tranquilles du Saint-Laurent avant d'affronter la houle océanique, il avait éprouvé une sensation de perte, voire de privation, et même une certaine mélancolie en voyant défiler les villages juchés au sommet des falaises. Il n'en connaissait pas un seul.

La boucle est bouclée, songea-t-il.

En tant que petit gars de la rue Saint-Urbain, il avait, que Dieu lui pardonne, eu honte de l'accent yiddish de ses parents. Maintenant qu'il vivait à Hampstead, Sammy (bientôt imité par Molly et Ben sans doute) se moquait de son ton nasillard d'immigrant. Tel, oui, tel est le prix à payer pour être dans le vent, pensa-t-il en rassemblant deux ou trois pièces du puzzle à l'effigie de Popeye que Sammy avait laissé sur la table, puis il trouva les cartes et commença une patience. Si je gagne, se dit-il, je serai acquitté. Si je perds, c'est la taule qui m'attend.

Traversé d'un frisson de peur, ses mains tremblant, tremblant pour de vrai en très gros plan (effet d'insistance typique d'un tâcheron de la réalisation, songea-t-il, procédé que je n'emploierais jamais), Jake se souvint de la

plaidoirie d'ouverture prononcée la veille par le corpulent M^e Pound, le brave procureur de la Couronne, dans la salle d'audience numéro 1 de l'Old Bailey.

ZOOM sur la salle d'audience et plan rapproché sur M^e POUND.

“Votre Seigneurie, voici une lettre et quelques pages d'un scénario, documents auxquels je me référerai dans mes remarques liminaires. Serait-il possible de les distribuer maintenant, quitte à les faire authentifier au moment opportun ?

— Faites, maître Pound.

— Avec votre permission, Votre Seigneurie, messieurs et mesdames les jurés, commença Pound en regardant par-dessus ses lunettes à double foyer et en entreprenant avec calme la présentation des arguments de la Couronne, M. Hersh, ainsi que vous le découvrirez, est un homme riche et raffiné, un ‘fêtard’, comme on dit aujourd’hui. Il possède une bibliothèque où figure en bonne place le marquis de Sade et affiche un goût marqué pour les armes à feu. Réalisateur à succès, il fréquente le gratin des chics premières, des restaurants luxueux et des tables de jeu. Les murs du grenier qui lui sert de bureau sont tapissés de photographies de dirigeants nazis et de ceux qui leur ont survécu. On y voit aussi un portrait, délibérément cru, du maréchal Montgomery. Bien que ne pratiquant pas l'équitation, M. Hersh garde dans un placard une selle et une cravache. Mais je me laisse emporter. Nous reviendrons sur ces objets intéressants. Pour l'heure, je vous demande de vous concentrer sur la lettre et les pages de scénario que le greffier a fait circuler parmi vous. La lettre se lit comme suit :

Mon très cher Sturmbannführer,

Je me rends compte, tout comme le D^f Goebbels, que vous êtes un écrivain d'une grande intégrité, soucieux d'empêcher la déformation d'un passé glorieux. Bien que les vainqueurs aient le devoir de se montrer cléments, nous sommes tous d'accord, au ministère, pour dire qu'il

Mordecai Richler

faut éviter de blanchir la perfide Albion. Par ailleurs, vous savez que nous en avons non pas contre le peuple britannique, mais bien contre les actes criminels de son gouvernement. Vous commettez donc une grave injustice en laissant entendre que nous cherchons à embellir le passé dans le but de mousser les ventes de billets dans les territoires libérés. Je vous implore donc de revenir sur votre décision et d'inclure la séquence suivante dans votre scénario en préparation.

Heil Hitler!

JACOB VON HERSH

“Les scènes que je vais vous lire maintenant postulent, si je comprends bien, que le pays qui a accueilli Hersh à bras ouverts a perdu la Seconde Guerre mondiale et que ce sont les nazis qui en sont en réalité sortis vainqueurs. Les scènes sont tirées d'un projet de film intitulé *Les Bons Britanniques*. En voici donc quelques extraits :

GROS PLAN DU GÉNÉRAL ROMMEL

Il porte ses jumelles à ses yeux.

POINT DE VUE DE ROMMEL (À TRAVERS SES JUMELLES)

Au milieu des dunes, la 8^e armée, en déroute, se replie.

ROMMEL (*hors champ*)

Pauvres crétins. Ils se battent comme des lions, mais ils sont commandés par des ânes.

EXT. JOUR. VUE AÉRIENNE. LE DÉSERT

Une colonne de bons Britanniques battant en retraite, à perte de vue.

EXT. JOUR. DÉSERT. CAMPEMENT DU
COMMANDEMENT BRITANNIQUE, LOIN
DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES

Mordecai Richler

pour la première fois depuis la fin du procès, Jake et Nancy firent l'amour, timidement.

Dans son cauchemar, il était le Cavalier. L'homme de la rue Saint-Urbain monté sur l'étalon blanc, c'était lui. Armé de pinces pour extraire les plombages en or de la fente triangulaire entre les incisives supérieures de Mengele, sans me presser, songea-t-il juste avant de se réveiller en sursaut, trempé de sueur. "Je suis venu", proclama-t-il à voix haute.

À côté de lui, Nancy remua.

"Ce n'est rien, dit-il doucement. Un simple cauchemar. Rendors-toi."

Bougeant sans bruit pour éviter de la réveiller, Jake se leva, passa sa robe de chambre et rentra le ventre pour se faufiler entre le lit et le berceau du bébé.

Dans son antre, au grenier, il reprit dans le placard le journal intime du Cavalier, trouva la page où il avait écrit "Mort le 20 juillet 1967 dans un accident d'avion", biffa les mots et écrivit par-dessus "Présumé mort". Puis il retourna se coucher et s'endormit profondément en serrant Nancy contre lui.

SOURCES

- Page 37 : Winston Churchill, *Discours de guerre. Édition bilingue*, traduit de l'anglais par Aude Chamouard, Denis-Armand Canal et Guillaume Piketty, Paris, Tallandier, coll. "Texto", 2009.
- Page 114 : James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, traduit de l'anglais par Gérard Joulié, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, coll. "Au cœur du monde. Série anglo-saxonne", 2002, p. 457.
- Page 228 : Walter Scott, "La dame du lac", *Œuvres de Walter Scott*, traduit de l'anglais par Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret, Paris, Furne, Charles Gosselin, Perrotin, éditeurs, t. XXIX, p. 328.
- Page 307 : Miklos Nyiszli, *Médecin à Auschwitz. Souvenirs d'un médecin déporté*, traduit et adapté du hongrois par Tibère Kremer, Paris, René Julliard, 1961, p. 13 et 19.
- Page 308 : *Ibid.*, p. 56.
- Page 310 : *Ibid.*, p. 57-58.
- Page 317 : W. H. Auden, "Espagne 1937", dans *Poésie britannique des années trente*, Presses universitaires de Bordeaux, 1996, p. 215.
- Page 358 : W. H. Auden, "À la mémoire de W. B. Yeats", dans *Poésies choisies*, traduit de l'anglais par Jean Lambert, Paris, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1976, p. 70.
- Page 404 : Aide-emploi.net, "Test des suites logiques" [www.aide-emploi.net/suit.htm].
- Page 405 : Valérie Béal, *IFSI. Les tests d'aptitude*, sous la direction d'Anne Ducastel, Vanves, Foucher, 2015.
- Page 406 : *Ibid.*